John

Wray

LES ACCIDENTS

ROMAN

SEUIL

LES ACCIDENTS

Du même auteur

Low Boy
Rivages, 2009

JOHN WRAY

LES ACCIDENTS

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR CHARLES RECOURSÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

CE LIVRE EST ÉDITÉ PAR MARION DUVERT

Titre original : *The Lost Time Accidents*
Éditeur original : Farrar, Straus and Giroux, New York
© John Wray, 2016
Tous droits réservés
ISBN original : 978-0-374-28113-7

ISBN 978-2-02-131220-1

Ce titre est également disponible en e-book sous l'e-pub 978-2-02-131219-5

© Éditions du Seuil, mars 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Edward, Barbara, Peter et Annemarie

J'ai vu l'Éternité l'autre nuit,
Comme un immense anneau de lumière pure et infinie
Tout de calme autant qu'éclatant ;
Et dessous fait d'heures, de jours et d'ans,
Entraîné dans la ronde des sphères, le Temps
Pareil à une ombre immense se mouvait
Où le monde et son cortège se ruaient.

HENRY VAUGHAN

Chère Madame Haven,

Ce matin, à 8 h 47, heure de l'Est, je me suis trouvé à mon réveil expulsé du temps.

Je vous imagine parfaitement lisant cette lettre. Vous vous direz que le chagrin m'a rendu stupide, ou que j'ai perdu l'esprit – mais jamais je n'ai eu les idées plus claires. Croyez-moi, Madame Haven, quand je vous dis que je ne plaisante pas. Le temps évolue librement autour de moi, il gargouille comme un tourbillon, ondoie à la façon d'un champ quantique, s'enroule en galaxie autour de son moyeu central – et dans le moyeu, cependant, tout est calme.

Y a-t-il une chance, même infinitésimale, pour que vous trouviez et lisiez un jour ce manuscrit ? Si je ne le pensais pas, je ne pourrais continuer. Et si je ne continue pas, je disparais.

Un physicien pourrait qualifier ce lieu de « singularité » – un point de l'espace-temps où les lois du cosmos ont éclaté –, sauf que celle-ci ne ressemble à aucune singularité dont j'aie connaissance. Comme vous le savez si bien, la physique n'en autorise qu'un seul type, un point d'une densité et d'un poids infinis, arrachant tout – jusqu'à la lumière même – au continuum où existe le temps. Autrement dit un trou noir, qui aurait déjà dû m'écarteler.

Mais ce lieu n'est pas un trou noir. De cela je suis certain.

Pour commencer, il est confortable : un fauteuil, une table de jeu, une bouteille de bière Foster's à moitié vide, une ramette de papier, et un stylo rechargeable en écaille de tortue, de ceux que l'on voit dans les catalogues des avions mais que l'on n'achèterait même pas en rêve. C'est en outre un lieu que je connais bien : la bibliothèque

de mes défuntes tantes, dans leur appartement au croisement de la 109e Rue et de la Cinquième Avenue, au troisième étage d'une *brownstone* croulante baptisée du nom improbable de General Lee, à l'extrémité nord de Central Park, quartier des revenus moyens. Vous n'y êtes jamais venue, Madame Haven, parce que mes tantes ont cessé de recevoir quand Nixon était encore président. Mais je veux m'assurer que vous visualisiez cet endroit avec précision. Malgré son exiguïté, c'est pour moi le monde entier.

Lundi, 8 h 47, heure de l'Est

Si Dieu avait ordonné à Noé de bâtir une arche pour les biens de consommation et non pour les animaux – et si Noé avait été un alcoolique paranoïaque –, son arche aurait pu ressembler à cet appartement. La pièce où je me trouve fait six mètres par neuf, selon les critères de Harlem c'est une caverne : le sol est en parquet, les bow-windows sont gothiques, le plafond est déformé et bruni par l'âge. J'ai un souvenir aqueux, datant de mon enfance, de murs bleu pastel, mais de là où je me tiens il est impossible de le vérifier. Cela parce que, hormis un périmètre en forme de cloche autour de ce fauteuil – et une sorte de tunnel serpentant d'une pièce à l'autre –, chaque centimètre cube de cet appartement est encombré de boîtes à chaussures, journaux, haricots en polystyrène, parpaings, mannequins de couturière, Game Boys, enceintes, maisons de poupées, romances Harlequin, assiettes de collection, lustres, chevalets de sciage, carburateurs, bicyclettes, almanachs, boîtes à cigares, fusils d'assaut, méridiennes, tableaux noirs, magnétoscopes VHS et Betamax, lecteurs de disques laser, frisbees, ziggourats de balles de tennis pelées, un demi-siècle de *Popular Mechanics*, *Omni*, *The Wall Street Journal*, *Amazing Stories*, *Scientific American*, *Barely Legal*, *Juggs*, *Modern Internment Magazine*, catalogues de VPC, trombinoscopes d'université, trombinoscopes de lycée, notices d'utilisation de produits épuisés, et toutes les autres épaves que vous pouvez imaginer. Sans parler des horloges et montres, bien sûr, puisque nous sommes chez des Tolliver : chronomètres de tous modèles et marques, pendules prêtes à l'usage, ressorts huilés et remontés, circuits bourdonnants, recueillant la progression de Spanish

Harlem dans la prétendue quatrième dimension avec une constance qui me donne envie de pleurer.

J'ignore ce que vous savez du décès de mes tantes – les journaux n'ont parlé que de ça pendant un moment, surtout les tabloïds –, mais elles n'ont pas eu une mort digne. Elles ont eu du mal à jeter l'éponge, Madame Haven. Il paraît que c'est de famille.

Lundi, 8 h 47, heure de l'Est

Un des premiers indices que mon père et moi ne venions pas du même système solaire m'est apparu, enfant, sous la forme d'une blague. C'était la canicule, un de ces étés parfaits du nord de New York, et je m'étais à moitié persuadé que celui-là ne finirait jamais : j'étais avec ma mère dans la touffeur de notre cuisine gorgée de soleil, je grattais une croûte à mon coude en grommelant que je ne voulais pas retourner à l'école. Orson – il insistait pour que je l'appelle « Orson », jamais « Papa » – est sorti de son bureau au sous-sol, souriant pour une raison que je n'ai jamais sue. Il m'a écouté râler jusqu'à ce qu'il n'y tienne plus.

« Waldy, il y a un proverbe vénusien que tu pourrais trouver instructif. »

J'ai mordu à l'hameçon et lui ai demandé lequel.

« Le temps est une flèche qui file dare-dare. » Il a marqué une pause, pour l'effet. « Mais le taon sur la pêche a un plus gros dard. »

Rien de plus. Il a regardé le visage de ma mère puis le mien, très content de lui, et ensuite il a lâché un rot et s'est retiré au sous-sol, comme une seiche qui s'enfuit dans un nuage d'encre.

Orson avait un humour épouvantable, Madame Haven – l'humour d'un auteur de *pulps*, bouseux au possible – mais cette blague en particulier s'est accrochée à mon esprit comme une tique. Quand j'ai découvert, des années plus tard, qu'il l'avait piquée aux Marx Brothers, j'avoue avoir entamé une petite gigue : c'était aux enfants de Groucho de porter cette croix, pas à moi. Mais forcément elle me revient en mémoire, maintenant que le temps ne file plus du tout et que mon existence est devenue pareille à cette pêche : une masse cabossée et immobile, molle et grasse et passive, que les souvenirs tourmentent comme des taons.

La raison pour laquelle la blague d'Orson m'irritait, la voici : je savais, déjà, que le temps ne file pas droit comme une flèche. L'idée que tous les physiciens depuis Newton sont des imposteurs ou des crétins (voire les deux) est notre dogme familial, transmis de génération en génération telle une vendetta ou une allergie aux noix. J'ai été biberonné à la proposition selon laquelle le temps file à la manière d'un boomerang, ou d'un satellite, ou – si l'on veut vraiment qu'il soit une flèche – de celle d'une girouette bien huilée. Mes tantes ont toujours soutenu que c'est moi qui ferais sortir les Tolliver du soubassement de l'oubli, qui populariserais leurs idées givrées, qui convaincrais le monde de notre obsession commune : c'est pour cela qu'on m'a donné le prénom de mon grand-oncle. J'ai résisté à leur prophétie aussi longtemps que j'ai pu, mais en fin de compte j'ai dû vaincre leurs dragons à leur place. Que pouvais-je faire d'autre, avec un nom comme Waldemar ?

Croyez-le ou non, Madame Haven, il fut un temps où mon prénom sonnait noble et étranger à mes oreilles, tel Aragorn, Thor ou Ivanhoé. À cette époque je n'étais pas plus haut qu'une crotte de nez, selon l'expression d'Orson, et mes tantes et mon grand-père (et même Orson) étaient pour moi des sorciers ou des demi-dieux. Je ne savais rien de mon homonyme – tout le monde y veillait –, sinon qu'il avait accompli quelque insigne exploit. Un silence s'insinuait dans la voix des adultes dès que le sujet venait sur le tapis, et son nom était rarement prononcé, comme si le répéter pouvait user son pouvoir. En grandissant je me suis vu comme l'héritier présumé d'une grande tradition occulte – tradition qui ne devait pas être évoquée avant ma majorité. Je me suis promis d'apprendre tout ce que je pourrais sur ce grand-oncle, pour mieux rendre justice à la mystique entourant ma naissance. Et je n'ai parlé de mon plan à personne, pas même à ma mère gâteuse et tant éprouvée.

Je devais déjà me douter qu'un jour viendrait où elle en souffrirait.

Lundi, 8 h 47, heure de l'Est

Je ne vois pas grand-chose d'ici, mais je ne suis pas trop loin des fenêtres, et – si je tends le cou pour regarder derrière un buste de J. W. Dunne en Plexiglas craquelé – je devine une lamelle du parc

mouchetée de lumière. Une heure par jour, le panorama a le lustre d'une carte postale retouchée : les rameaux des saules gémissent, l'asphalte des promenades rougeoie, et Nutter's Battery et le vieux hangar à bateaux en bois vibrent d'un mystère auquel ils ne pourraient prétendre à midi. En cet instant, par exemple, le soleil du soir se couche sur Harlem Meer, fait miroiter l'écume du lac, donne à deux agents d'entretien dodus l'air d'amoureux dans une comédie romantique à petit budget. L'univers, à portée de main, est toujours en mouvement, et il attend patiemment mon retour ; mais la montre près de moi – un chronomètre Tolliver Magnetic, modèle 8-Ω, d'une précision de 0,000000000000000178 seconde par jour – demeure figée, comme Miss Havisham, à 8 h 47, heure de l'Est.

Tant de forces ont dû conspirer pour que se croisent nos chemins dans la chronosphère, Madame Haven, et plus encore pour que nous partagions un lit. N'est-ce pas une idée aussi formidable que terrifiante ? Si l'on considère le passé d'un événement donné – appelons-le événement X – comme la somme des choses pouvant influencer X (ainsi que le prétendent les physiciens conventionnels), alors on peut voir la totalité de l'histoire humaine comme le passé de notre relation. Vous avez décidé, sous l'influence de je ne sais quel cocktail toxique de peur et de regret, de nier les événements des sept derniers mois ; mais je crois – je n'ai d'autre choix que de croire – que si je me porte témoin de notre histoire, vous consentirez à l'exhumer.

Je vous imagine secouer la tête en lisant cela, votre magnifique tête aux boucles en tire-bouchon et aux oreilles translucides. Vous m'avez ordonné, sans détour, d'anéantir toutes traces de notre amitié : j'ai reçu des instructions claires, écrites, vous m'avez mis en demeure. Je ne vous le reproche pas. Trois essais nous ont tout de même été accordés – bien plus que nous n'en méritions –, et nous les avons gâchés l'un après l'autre.

Notre dernière tentative, la plus courageuse, s'est achevée au matin du 14 août, entre 8 h 17 et 11 h 47, heure normale d'Europe centrale, dans la suite nuptiale de l'hôtel Zrada, dans cette funeste petite ville de Moravie dont j'ai choisi de ne pas me rappeler le nom. Nous avions dormi habillés, séparés par la longueur d'un bras, une première dans notre secrète vie commune. Vous m'avez

informé que vous vous étiez escrimée toute la nuit pour parvenir à une décision ; vos cheveux de cuivre rebiquaient sur un côté, je m'en souviens, comme pour m'indiquer la porte. J'ai aperçu une constellation mineure de taches de rousseur sous votre clavicule gauche – un pâle amas pareil aux Pléiades qui m'était inconnu – et me suis demandé si c'était votre récent safari en compagnie de M. Haven qui l'avait fait éclore à la surface de votre peau. M'est venue une vision de vous chevauchant nue un tigre du Bengale, guidant une file sinueuse de porteurs à travers la broussaille kaki ; j'ai essayé d'en rire mais n'ai émis qu'un gazouillis étranglé, comme un enfant sourd qui tente de parler.

Vous n'avez rien remarqué, Madame Haven, car de votre côté vous discouriez. J'ai regardé bouger vos belles lèvres, incapable de les suivre. Il se produisait quelque chose de crucial, c'était flagrant, mais ma conscience refusait de s'en laisser pénétrer. J'ai pensé à une chose que vous aviez dite lors de notre premier jour ensemble, en sortant du cinéma Ziegfeld où nous avions vu une romance dans les règles de l'algorithme hollywoodien :

« Il devrait y avoir un mot pour décrire cette sensation, Walter.

– Quelle sensation ?

– Celle de sortir d'un film – surtout le jour – et que tout semble encore en faire partie.

– Les Grecs l'appelaient *euphasie*, ai-je inventé sans réfléchir.

– Vous en savez, des choses », avez-vous ri avant de me demander de vous l'épeler, ce que j'ai fait. J'étais invincible en ce parfait après-midi.

« *Euphasie*, avez-vous dit, songeuse. Je vais le noter. »

Mon souvenir de nos dernières heures est depuis devenu nova, si boursouflé et aveuglant qu'il m'empêche de rien voir d'autre, bien que je sente – bien que je *sache* – que des choses splendides sont cachées juste derrière. Je veux remonter la chaîne causale en pèlerinage : disposer mes erreurs les unes à côté des autres, pour les comparer avec celles de mes ancêtres maudits. Dès l'instant de notre rencontre j'ai eu l'impression d'être un imposteur, l'unique membre normalement proportionné d'un clan de bêtes de foire de seconde zone, prêt à tout pour garder le secret de son pedigree. Cette impression s'estompe alors même que j'écris ces mots, Madame

Haven. Je veux vous expliquer les Tolliver, vous offrir une visite privée de notre petit cabinet de curiosités miteux ; mais pour le faire convenablement, je dois en briser les vitrines. Il me faut affronter mon homonyme – Waldemar, Freiherr von Toula, physicien et fanatique, Noir Chronométreur d'Äschenwald-Czas – en témoignant enfin de ses nombreux crimes.

Je vous écris pour vous récupérer, Madame Haven. Je ne peux le nier. Je veux réintégrer le continuum, pour la seule raison qu'il est le lieu – ou le champ, ou l'état – dans lequel vous existez. Et je n'ai qu'un seul moyen d'y parvenir, quelque effroyable que soit la perspective.

Je vous écris pour vous parler des Accidents du Temps Perdu.

I

Le 12 juin 1903, deux heures et quarante-cinq minutes avant d'être tué par une automobile pratiquement à l'arrêt, mon arrière-grand-père fit une découverte promettant de secouer le monde jusque dans ses fondements. Ottokar Gottfriedens Toula, père de deux enfants, physicien amateur, saumurier de son état, avait passé la matinée dans son laboratoire – un ancien atelier de salage à deux pas de la Hauptplatz de Znojmo, en Moravie, capitale du cornichon dans l'empire des Habsbourg – et s'apprêtait à fermer pour l'après-midi, quand l'agencement des objets sur un établi attira son regard. À en croire ses notes, il passa ensuite presque un quart d'heure dans une immobilité parfaite, les clés dans la main droite, à examiner par-dessus son épaule gauche la « dynamique spatiale » d'un creuset, d'un pot de saumure et d'une poire d'hiver qui se desséchait lentement.

Un bruit dissonant, insistant, dans lequel il finit par identifier le tintement de son porte-clés, l'arracha à sa fascination, et il se dirigea vers l'établi d'un pas tremblant. Le temps qu'il fasse de la place sur son bureau perpétuellement encombré, remette son pince-nez et repêche son calepin sous un tas de noyaux de cerises, un premier essai de théorie rudimentaire prenait déjà forme dans son cerveau. Il abaissa son postérieur vers l'établi, prenant grand soin de ne pas le renverser, et écrivit en moins d'une heure les notes – sept pages de cursives inclinées – qui troubleraient les songes de ses descendants pour les cent années à venir.

Je n'avais aucun moyen de savoir cela, Madame Haven – pas *tout* cela –, mais j'espère que vous ferez preuve d'indulgence. Les notes d'Ottokar, mon unique source pour cet épisode, sont aussi sèches que des copeaux de crayon. Tout ce dont je dispose pour

donner vie à cette scène primordiale, pour vous garder auprès de moi – en puissance sinon en acte –, c'est la licence spéculative que je me suis octroyée. Après tout l'imagination est une forme de voyage, quoique balbutiante et incomplète. Et toute histoire est un acte de dérobade.

La ville où vécut et mourut mon arrière-grand-père – Znaim pour la classe germanique dominante, Znojmo pour les Tchèques – était un mignon trou paumé de l'empire, prospère et sans prétention, célèbre pour ses panoramas sur la rivière Dyje, ses usines de salage, et c'est tout. Une carte postale de l'année où mourut Ottokar combine ces deux attraits en un joli ensemble : intitulée « Une visite à Znaim », elle représente un homme d'affaires corpulent et guilleret à chapeau melon, figé en l'air au-dessus de la Dyje, avec en arrière-plan le carré de la ville rayonnant d'optimisme. Des pickles dépassent de ses poches, et dans la main droite il brandit en guise de cravache une brosse à saumurer ; son vol semble avoir été rendu possible par le gargantuesque cornichon vert pin obstinément phallique qu'il chevauche en *gaucho* suicidaire. Un poème dans le coin inférieur gauche ne nous éclaire en rien, bien qu'il ne me semble pas sans lien avec la courte vie chimérique de mon arrière-grand-père :

Un Cornichon est bien plus puissant,
S'il vient de Znaim, que la Main du Temps ;
Son Goût salé, d'abord amarescent,
Se fait plus doux chaque Heure passant.

La seule autre chose permettant à Znojmo de prétendre à une place dans l'histoire, étrangement, est encore plus en adéquation avec le sort du pauvre Ottokar. De 1716 à 1719 la ville hébergea Václav Prokop Diviš, prêtre catholique et homme simple qui eut la fabuleuse malchance d'inventer le paratonnerre exactement au même moment que Benjamin Franklin. Diviš mourut pauvre dans un monastère de Moravie, oublié du monde scientifique ; Franklin, lui, eut droit à sa grosse bouille sur les billets de cent dollars. Il y a là une leçon – sur les inconvénients d'être tchèque, à tout le moins – dont mon arrière-grand-père choisit de ne pas tenir compte.

Selon ses dires, Ottokar faisait 1,95 mètre pour 83 kilos et avait « une “durée” de quarante-neuf ans » au jour de sa mort. Il se serait distingué n'importe où, très certainement, du fait de sa grande taille et de sa panoplie d'excentricités ; mais dans la modeste et somnolente Znojmo il faisait presque figure de légende. Il portait toute l'année le même pardessus en laine, qu'il avait la réputation de décrire comme un « instrument de musique », pour une raison inconnue des habitants de la ville. Sa barbe argentée – qui, malgré l'ardent catholicisme d'Ottokar, ne peut être qualifiée que de talmudique – était source d'émerveillement pour les enfants qui lui filaient le train à distance respectueuse, attendant l'instant où il craquerait, leur jetterait un regard noir et marmonnerait un grondant « Que saint Augustin vous protège, petits renards », avant de leur distribuer les pastilles au caramel dont ses poches étaient remplies. Un ingrédient clé de la célébrité d'Ottokar était son goût extravagant pour les sucreries, et l'affirmation – toujours formulée avec la plus grande solennité – qu'il n'avait jamais mangé un pickle de toute sa vie.

Nonobstant ses singularités, mon arrière-grand-père était un gentleman « à l'ancienne mode » comme on disait déjà à cette époque, pareillement dévoué à sa famille, à sa maîtresse et à son Kaiser. Malgré son adhésion pragmatique aux dernières technologies de saumurage et de stockage, sa défiance envers ce qu'il appelait « l'ultramodernité » – et en particulier son animal totem, la voiture sans cheval – était sa plus grande passion. Il affectionnait les promenades vespérales, le plus souvent en compagnie de sa femme et de ses deux fils, Waldemar et Kaspar, et rendait leur salut à ses voisins en soulevant dignement son chapeau. Au cas encore peu fréquent où passait une automobile, il ne manquait jamais de se planter au milieu de son sillage, sans se soucier des tourbillons de poussière, et de tonitruer « *Combuste-toi !* » d'une voix de Jéhovah. (Le fait que la combustion fût précisément ce qui rendait possibles les automobiles était une ironie sur laquelle personne n'eut jamais le courage d'attirer son attention.) Ottokar était un homme bien conscient de sa place dans le monde ; un homme qui ne doutait pas de son influence, tout comme son bien-aimé Kaiser.

À son insu, cependant, son Kaiser comme lui approchaient de la fin de leur règne.

∞

Selon la dernière personne connue à lui avoir parlé avant l'accident, Ottokar a passé ses dernières heures dans un état d'exaltation quasi mystique. Le témoin en question est une certaine Marta Svoboda, femme au visage en *knödel* et épouse du plus gros boucher de la ville, avec qui mon arrière-grand-père entretenait une amitié clandestine depuis le milieu de sa vingt-deuxième année. L'établissement de Svoboda avait pour spécialité la *Fenchelwurst* – une saucisse de porc au fenouil – et Ottokar pour habitude de téléphoner chaque jour ouvrable à midi et quart, juste après la fermeture, pour passer prendre le paquet en papier paraffiné, soigneusement fermé par une ficelle rouge de boucher, qui l'y attendait tel un cadeau d'anniversaire. (Où était l'homme de la maison pendant l'heure du déjeuner, Madame Haven, je n'en ai aucune idée ; peut-être avait-il une *valentinka* de son côté.) Pendant toute la durée adulte de mon arrière-grand-père, ses journées suivirent un emploi du temps inflexible, divisé avec une symétrie parfaite entre des matinées au laboratoire et des après-midi consacrés au commerce du cornichon. L'heure médiane, cependant, était réservée à une partie de tarock avec sa *kleine Martalein*, qui – à en juger par la seule photographie d'elle que j'aie vue – était tout sauf *klein*, mais dont les saucisses au fenouil, coïncidence ou non, étaient à ce qu'on raconte une manne divine.

Mon arrière-grand-père arriva plus tôt qu'à l'accoutumée en ce matin cataclysmique, se tamponnant le front – qui était par ailleurs tout à fait sec – avec un gros chiffon dégoûtant de son atelier. Marta le poussa illico vers le sofa de sa chambre et insista pour qu'il ôte ses chaussures et ses chaussettes. Ottokar s'exécuta de bonne grâce, protestant qu'il était en excellente forme et n'avait jamais été plus vigoureux, mais lui cédant comme toujours. (C'est une chose étrange, Madame Haven : bien que l'idée même des ébats de mes parents me retourne l'estomac, je n'éprouve aucune répugnance à visualiser mon arrière-grand-père et sa maîtresse forniquant tels des bonobos énamourés. Ce jour précis, étant donné la condition physique de mon ancêtre, j'imagine que la femme du boucher l'avait enfourché comme un vélo et avait gardé son tablier en cas d'interruption, son

corps généreux enfonçant les hanches d'Ottokar dans la matelassure et craquelant la laque du cadre comme la coquille d'un œuf trop bouilli. C'étaient ses derniers instants sur terre, et j'aime à croire qu'il en a profité.)

À un certain moment, Ottokar plongea la main gauche dans une poche de son manteau, en tira une partie – mais pas la totalité ; c'est très important – des notes qu'il avait griffonnées à la hâte sur son établi, et les étala sur la table. Il avoua se sentir légèrement fébrile et laissa Frau Svoboda lui appliquer une compresse sur le front. À 1 heure moins 5, avec cette étrange conscience de l'heure exacte qui caractérise les hommes de ma famille, il se redressa sur son séant et déclara qu'il devait filer. Il semblait rafraîchi par ce répit et son front était moins brûlant, mais ses yeux brillaient d'une ferveur qui décontenança Marta. Elle n'essaya pas de le retenir quand il se releva flageolant et s'en alla.

Il était 13 h 00 HNEC tout juste passées, l'heure de la sieste dans tous les recoins de cet empire narcoleptique, et c'était aux dires de tous un après-midi étouffant. Le temps que l'horloge de la tour Radnicní sonne le quart, mon arrière-grand-père traversait la rue Obroková, mains croisées dans le dos, à longues enjambées pensives, les yeux baissés sur la chaussée nouvellement pavée et hochant la tête en un muet triomphe. Au même instant, Hildebrand Bachling, vendeur viennois de bijoux et de montres gousset, faisait sans se presser le tour de la place Masarykovo, offrant aux badauds tout le loisir d'admirer sa Daimler quinze chevaux. L'enchaînement précis des événements est impossible à reconstituer, malgré les efforts d'une demi-douzaine de Toula : le plus probable est que Herr Bachling fut momentanément distrait – par le sourire d'une fräulein ? l'odeur du houblon frais ? – et ne remarqua pas l'homme qui flânait sur son chemin.

∞

La fortune est chose notoirement précaire, Madame Haven, et même les plus grandes œuvres d'art sont attachées à leur époque et à leur culture ; une découverte scientifique, par comparaison, est intemporelle. Une grande théorie peut être amendée, comme le

système planétaire de Galilée ; affinée, comme le principe darwinien de la sélection naturelle ; voire, pour finir, écartée, comme le postulat newtonien du temps absolu ; une fois métabolisée, néanmoins – une fois qu'elle a transité par l'intestin collectif et s'est ajoutée à la chaîne socioconceptuelle –, elle ne peut plus disparaître qu'avec la mort du savoir humain. Mon arrière-grand-père venait de faire une découverte qui promettait de lui apporter non seulement la gloire et la fortune – et même l'infortune en certains lieux –, mais aussi l'immortalité. Une idée grisante qui devait colorer ses pensées tandis qu'il rentrait chez lui, passant en revue les calculs du matin telle une pie triant des morceaux de verre. Il reconnut à peine ses voisins, ne rendit aucun salut, ne vit que les pavés à ses pieds. Le fracas du moteur de la Daimler fut complètement couvert par le bourdonnement de son cerveau.

Ce qui se produisit ensuite fut attesté par tous les témoins sur la place ce jour-là. Bachling remarqua soudain l'homme sur sa route – « Il a surgi de nulle part, dit-il dans sa déposition, comme tombé du ciel » – et serra désespérément le frein manuel de la Daimler ; Ottokar ignora sa fin imminente jusqu'à l'instant où la calandre du véhicule entra doucement en contact avec sa panse. Son manteau parut draper le capot de la Daimler, comme vide de tout humain, et quand il heurta les pavés il était en bras de chemise. Bachling ouvrit la bouche en un coquet O incrédule et tendit le bras droit par-dessus le pare-brise, inepte tentative pour éloigner sa victime ; une liasse de feuilles volantes voltigea vers le ciel sans plus d'urgence ni d'agitation que n'en mit la Daimler à rouler sur l'obstacle. Les papiers vinrent se poser au milieu de la rue – dans un ordre parfait, tel que je l'imagine – mais personne n'y prêta la moindre attention.

Personne, sauf un passant solitaire.

Lundi, 8 h 47, heure de l'Est

De tous les mystères de ma situation, Madame Haven, le plus ahurissant n'est pas la question du temps, mais – faute de meilleur terme – celle de l'espace. Mon souvenir des événements suivant notre séparation est au mieux fragmentaire, un pudding confus d'impressions embrumées, et les jours et les heures menant à ces limbes semblent s'être effacés. J'ai repris conscience en sueur, dans le flou, comme si j'émergeais d'un après-midi de sieste dans la touffeur d'un lagon semi-tropical, et je n'ai pas encore tout à fait recouvré mes esprits. Par quelle force et/ou entremise suis-je arrivé ici ? Et surtout pourquoi *ici* ? Qui a exhumé pour moi ce petit terrier encombré, installé cette table et ce fauteuil, disposé ce stylo et cette ramette de papier non acide, et bu la moitié de cette bière presque imbuvable ?

Comme pour me faciliter la tâche, une douzaine de livres surnagent du bazar entourant ce fauteuil, tous liés à mon travail : les *Confessions* de saint Augustin, *Formes du temps* de Kubler, une biographie d'Einstein en édition de poche, *L'Ordre noir, histoire de la SS* d'un petit Allemand blafard dénommé Heinz Höhne, pour n'en citer que quelques-uns. Cette pièce était autrefois la bibliothèque de mes tantes, comme je l'ai dit, mais c'est une coïncidence un peu dure à avaler. Je ne puis m'empêcher de soupçonner – à l'instar des protestants rigides et méfiants qui vous ont élevée – qu'une Intelligence a intrigué pour me placer ici.

Je me suis essayé à écrire l'histoire de ma famille pour la première fois quand j'étais encore à l'université, et ce manuscrit

– *Toula-Silbermann-Tolliver : histoire d'une généalogie* – repose lui aussi tout près, dans l'enveloppe kraft froissée, remplie de la tradition Tolliver, qui est la toute dernière chose que m'aient donnée mes tantes. C'est un pénible pensum, un pointilleux patchwork de textes « primaires » – j'étudiais l'histoire à cette époque –, et à le lire maintenant son ton m'apparaît suranné, mesuré, en désaccord grotesque avec une famille pour laquelle l'« objectivité » a toujours été un concept étranger (sinon carrément extraterrestre). En d'autres termes, Madame Haven, c'est un porridge mal cuit de faits insipides, l'inverse de ce que je vise ici. De toute votre vie, vous n'avez jamais lu de recherches historiques. Pour vous faire revivre le passé, je vais devoir l'aborder comme une sorte de rêve éveillé, ou comme un de ces romans de gare qui s'entassent sur votre table de nuit. Je vais devoir traiter ma durée comme un mélange de roman à énigme et de science-fiction à deux sous – ce qui ne devrait pas être trop difficile.

Je ne dis pas que ces livres ne se révéleront pas utiles, Madame Haven. Le Kubler, par exemple – un élégant traité d'histoire de l'art, avec une jolie couverture bicolore qui vous aurait plu, je pense –, ressemble presque à un résumé des vicissitudes de ma famille. Voici un extrait de la page 17 :

> Nos signaux du passé sont très faibles, et nos moyens de retrouver leur sens encore fort imparfaits. Les commencements sont plus troubles que les fins, où l'on peut au moins définir l'action catastrophique d'événements extérieurs. Pourtant à chaque instant la trame se défait et il s'en tisse une nouvelle qui remplacera l'ancienne, tandis que de temps à autre le motif entier tremble et palpite, avant de s'apaiser en de nouvelles formes et images.

La mort d'Ottokar, vue comme fin autant que comme commencement, aurait pu être rêvée exprès pour étayer la théorie de Kubler. Sa fin a été assez trouble, bien qu'attestée par la moitié de la ville de Znojmo ; mais les questions soulevées par sa mort ont mené à un marigot où ses enfants d'abord, puis ses petits-enfants, et enfin ses arrière-petits-enfants se sont perdus sans espoir de retour. Bien que nous ayons choisi la science – et la pseudoscience, et la

science-fiction (et même, dans un cas, le pur charlatanisme) – pour religion familiale, les Tolliver ont toujours été des passéistes, et nous avons payé notre nostalgie d'un prix effroyable. À l'image d'une rumeur sans fondement, ou d'un livre diffamatoire, d'un golem ou d'un zombie affamé – jamais pleinement vivant, par conséquent invulnérable –, la découverte d'Ottokar a suivi chacun de nous du berceau à la tombe.

J'ai un jour été informé par un guide touristique, lors d'un voyage scolaire en Écosse, que tout clan qui se respecte doit avoir au moins une malédiction ancienne ; et même alors, à l'âge de pas tout à fait quinze ans, les Accidents du Temps Perdu m'ont sauté à l'esprit. Je me suis demandé un nombre incalculable de fois ce qui serait advenu si mon arrière-grand-père était arrivé devant cette Daimler un petit jour plus tôt, pour finir par comprendre, encore et encore, que cela revenait à me demander ce qui se serait passé s'il n'avait jamais été conçu. Le temps peut être autant sujet à rotation que tout le reste de l'univers, Madame Haven, et quoique incurvées les lignes de cause et d'effet n'en sont pas moins évidentes. Si les Tolliver avaient eu un blason, il aurait arboré les couleurs de la saumure à pickle et d'un lambeau de feuille de calepin, tordu en anneau de Möbius, rampant sur fond d'espace interstellaire noir de jais et sans pitié.

II

Mon arrière-grand-père mourut sans avoir repris connaissance, Madame Haven, et les notes qu'il avait laissé tomber sur la chaussée furent oubliées dans le drame de son trépas. De toute façon, une seule personne aurait été capable d'apprécier la pleine signification de ces pages, et la bienséance la retint de se manifester. Aucun tribunal ne recueillit le « témoignage » de Marta Svoboda : même si Bachling avait violé le code de la route, à l'époque balbutiant, sa vitesse minime aurait suffi à le disculper. L'interrogatoire de Frau Svoboda, pour ce qu'il valut, fut mené par les fils d'Ottokar, Kaspar et Waldemar, héritiers de l'affaire de leur père autant que de son amour pour la *Fenchelwurst*.

La liaison d'Ottokar avec Marta n'était en rien secrète, et tous les regards (sauf, peut-être, celui de mon arrière-grand-mère) se tournèrent vers cette dernière dans les jours et les semaines qui suivirent ; mais le voisinage en fut pour sa curiosité. Quand la boucherie ouvrit le lendemain, Marta était comme toujours derrière le comptoir – les lèvres un peu plus pincées qu'à l'accoutumée, peut-être, mais à part ça impassible. Aucun client n'eut l'audace de l'inviter à s'épancher, et elle ne fit rien pour les y encourager.

Elle se montra toutefois moins réticente lorsque Waldemar et Kaspar lui rendirent visite.

∞

Mon grand-père et son frère étaient adolescents au moment de l'accident, à un an environ de l'âge adulte, et on les prenait souvent à tort pour des jumeaux. Waldemar était un peu plus grand que

son frère, et se propulsait dans le monde avec élégance, droit comme un i ; Kaspar – mon grand-père – était un garçon sombre, discret, sérieux pour son âge, doté d'une mâchoire décidée et de la méfiance débonnaire de l'émigrant qu'il deviendrait un jour. Waldemar était le préféré de sa mère, Kaspar celui de son père. Quoiqu'il fût moins charmant que son cadet, et résolument moins culotté, c'était sur les larges épaules de Kaspar que reposaient les espoirs de la famille. Il avait un quelque-chose de raisonnable qui manquait à Waldemar : son absence d'imagination, croyait-on, était précisément ce qu'il fallait à Toula & Fils pour corriger les excès du père. Le matin du 26 juin, cependant, les pensées des deux garçons n'auraient pu être plus éloignées du commerce du pickle. Ils traversèrent épaule contre épaule les six pâtés de maisons qui les séparaient de la boutique de Frau Svoboda, échangeant des messes basses solennelles et suffisantes, et toquèrent en tandem à la porte jaune.

Circonférence exceptée, Marta Svoboda n'était pas une épouse de boucher ordinaire : c'était une femme à la voix douce, toujours impeccablement nippée, avec un faible pour l'opéra-comique et une aversion pour l'odeur de la viande crue. (C'est peut-être bien cette impression de ne pas être à sa place, d'avoir écopé du mauvais rôle dans un monde qui la connaissait mal, qui la rendit sensible aux charmes de mon arrière-grand-père.) Elle était cultivée et tenait un journal assidu : presque tout ce que j'ai appris de cette époque vient de ses carnets. La note du 26 juin, par exemple, deux semaines après la mort d'Ottokar et sept jours après ses funérailles, m'offre ma première image de mon grand-père en jeune homme, ainsi que de son frère qui défraierait bientôt la chronique.

Juste avant midi – heure de leur rendez-vous habituel –, Marta entendit nettement frapper à la manière d'Ottokar et descendit au magasin sur la pointe des pieds ; dans les affres du deuil, elle dormait douloureusement peu, et l'espace d'un instant elle craignit pour sa santé mentale. La silhouette qu'elle devina derrière la vitre dépolie était aussi celle d'Ottokar, et elle aurait sans doute battu en retraite si elle n'en avait pas remarqué une autre derrière la première, un peu plus grande et moins voûtée. Marta avait à peine échangé un mot avec les fils Toula depuis l'âge des couches, et

l'idée de leur parler maintenant la glaçait plus que n'aurait pu le faire aucun fantôme ; mais elle déverrouilla malgré tout la porte du magasin.

« Guten Morgen, Frau Svoboda », dit le plus petit. Il semblait hésiter à incliner la tête ou à lui tendre la main. Le plus jeune la toisait froidement.

« Guten *Tag* », répondit-elle en s'efforçant de garder un ton égal, mais qui sonna quand même faux. Il laissait croire qu'elle les corrigeait.

« Je m'appelle Kaspar Toula », dit le garçon, présumant que Marta l'ignorait, ce qu'elle trouva très poli. Son costume de deuil lui allait mal et lui donnait un air piteux. C'était le portrait de son père – en plus petit, plus solide et un peu plus prosaïque – et le regarder était pénible pour Marta. Son frère avait meilleure allure, nota-t-elle dans son journal : on aurait dit, écrivit-elle, « qu'il était né vêtu de noir ». Elle les invita à entrer, alors que Waldemar n'avait pas encore desserré les lèvres, et leur proposa de s'installer au comptoir pendant qu'elle allait leur chercher quelque chose à grignoter. Ce n'étaient guère que des enfants, après tout.

Quand elle revint avec une assiette de *sülze*, ils étaient plantés là où elle les avait quittés, au milieu du magasin, chapeau à la main, ébahis par tous ces morceaux de viande, pareils à deux écoliers qui sèchent les cours pour aller au zoo. *Ils essaient de comprendre leur père*, pensa-t-elle. De comprendre ce qui l'amenait ici. Il lui paraissait évident qu'ils savaient tout et, à sa surprise, cela la détendit. Elle attendit qu'ils se furent assis et leur servit un verre de bière à chacun, puis se remplit un ballon de schnaps de sureau et leur demanda ce qui lui valait le plaisir.

Ce fut encore Kaspar qui parla. « Fräulein Svoboda, marmonna-t-il juste avant de s'empourprer affreusement. *Frau* Svoboda, rectifia-t-il, les yeux rivés à un bouton du chemisier de Marta.

– Oui ?

– Vous étiez une *bonne amie*[1] de notre défunt père ? »

C'était moins une question, en réalité, qu'un exposé des faits. Marta ne vit aucune raison de nier.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

« Très bien, dit Kaspar, visiblement soulagé. Parfait. » Il opina du chef et engloutit une grosse bouchée de pain et de fromage de tête. Marta sirotait son ballon et leur souriait, maintenant à l'aise, rassurée. À un moment elle dirigea son sourire vers Waldemar, qui n'avait rien bu ni rien mangé, mais il ferma les yeux jusqu'à ce qu'elle détourne le regard. *Il tient de sa mère*, se dit-elle. *Je me demande comment s'en sort Resa.*

« Frau Svoboda, répéta Kaspar, qui semblait avoir repris confiance, de quoi parliez-vous, avec mon père, quand il vous… quand il passait vous voir ? »

Marta répondit qu'ils parlaient de la pluie et du beau temps, ou – comme elle le formula dans son journal – « de tout et de pas grand-chose ».

« Je vois, dit Kaspar avec un coup d'œil en coin à son frère. Frau Svoboda, dit-il une troisième fois en s'agrippant à sa chope comme à une rampe.

– Oui, Herr Toula ? Qu'y a-t-il ?

– Frau Svoboda…

– Est-ce qu'il parlait de son travail ? » lâcha Waldemar. Il desserrait enfin les lèvres. « Est-ce qu'il a évoqué les Accidents du Temps Perdu ? »

Marta regarda tour à tour les deux visages doux et impatients. « Il adorait papoter, votre pauvre père. Je ne suis sûre de rien. Il m'arrivait de perdre le fil.

– Je le *savais*, murmura Waldemar avec une amertume qui décontenança Marta. Je te l'avais dit. » Mais Kaspar fit comme s'il n'avait rien entendu.

« Frau Svoboda… mon père avait-il l'air excité ? La dernière fois qu'il est venu vous voir. »

Marta s'assit lourdement et gloussa, et le garçon rougit encore plus. « Je vous demande pardon, balbutia-t-il. Ce n'est pas ce que je…

– Ce que mon frère voulait vous demander, l'interrompit Waldemar, c'est : Herr Toula était-il troublé par quelque chose en particulier ? Est-ce qu'il s'était produit un événement spécialement intéressant ce jour-là ? »

Marta admit que oui.

« Et alors, qu'est-ce que c'était ? dit Waldemar. Donnez-nous une réponse claire, bon sang ! »

Kaspar fit taire son frère d'un regard, puis s'adressa à la maîtresse de son père sur un ton net, placide, qui lui donna l'air bien plus vieux qu'il n'était.

« Quand notre père a été déshabillé à l'hôpital, Frau Svoboda, un bout de papier a été retrouvé dans sa poche… une sorte de message dans lequel votre nom apparaît. Voudriez-vous l'examiner ? »

Elle accepta, et une feuille de papier bleu in-octavo, pliée proprement en quatre, fut déployée devant elle sur le comptoir taché de graisse.

*MARTA, MA DOUCE ! DARE-DARE J'ACCOURS ! BUTORS BALOURDS ET BOHÉMIENS BROUILLENT CES LABEURS LATÉRAUX. LOUÉE SOIT CETTE « RÉPONSE » QUI SURGIRA. LE TEMPS NE PEUT ÊTRE MESURÉ QU'À SON PASSAGE. EFFET DE *HASARD* & *DESTIN* & *PROVIDENCE* LES ENNEMIS DE L'ÉDEN ÉCHOUENT ET EXPIRENT.*

*PLUS L'ÂME TEND VERS LA VIE ÉTERNELLE, MOINS ELLE SE SOUVIENT. LA CHRONOLOGIE CRÈVE LES CHRÉTIENS. UNE MAÎTRESSE – GLOIRE À H*D*P* – EST MELLIFLUE. LES FOUS DES FÉTIDES FIEFS DU FUTUR FONCENT AVEC FERVEUR DANS MON FEU FÉCOND. À REBOURS LE TEMPS EST IMPOSSIBLE, EN AVANT LE TEMPS EST ABSURDE. TÉMOIGNER D'UNE TROUVAILLE TAMBOUR TONNANT NÉCESSITE DU COURAGE, MA PETITE BOULOTTE. TÉMOIGNER D'UNE TROUVAILLE TRANQUILLEMENT NÉCESSITE UNE FENCHELWURST & DU THÉ.*

DANS LA CATHÉDRALE DE PAMĚT PRIENT LES PRÊCHEURS EN CHAIRE. MARTA, MA DOUCE ! ME SUIS-TU ? ALORS TOURNE-MOI DANS LE SENS INVERSE. PRENDS POSITION SANS PRIMITIVE PROSCRIPTION. SILENCE, SERVILES ! & ÉCOUTEZ-MOI

BIEN. JAN SKÜS EST LE NOM D'UN AMI QU'UN JOUR J'AI CROISÉ, & JAN SKÜS EST LE NOM D'UN AMI QUE DEUX FOIS JE CROISERAI. ESPACE & TEMPS INFLUENCENT TOUS, TOUS SONT INFLUENCÉS PAR EUX. CHAQUE FOU PORTE EN LUI SON PROPRE SABLIER.

AUJOURD'HUI C'EST ARRIVÉ. LE DOUZE JUIN DE L'AN DE GRÂCE MILLE NEUF CENT TROIS. PRENDS CETTE LETTRE – MA PRÉCIEUSE BOULOTTE – & SOIS SANS PITIÉ. JE REVIENDRAI BIENTÔT LA CHERCHER. AUJOURD'HUI C'EST ARRIVÉ. AUJOURD'HUI C'EST ARRIVÉ. LES ACCIDENTS DU TEMPS PERDU. LES ACCIDENTS DU TEMPS PERDU. LES ACCIDENTS DU TEMPS PERDU. QUE DIEU NOUS GARDE.

OTTOKAR GOTTFRIEDENS TOULA,
TOULA & FILS, SALUTAIRES CORNICHONS, S.M.
ZNOJMO, MORAVIE.

« Notez le numéro dans le coin en bas à gauche, dit Kaspar. Page 4, voyez-vous ? Par conséquent il doit exister – ou il a existé – d'autres pages, numérotées de 1 à 3. »

Connaissant Ottokar – l'*ayant* connu, se rappela-t-elle –, Marta ne considérait pas nécessairement que l'on puisse se fier aux lois de la logique ; mais elle ne voyait pas l'intérêt de contredire Kaspar.

« Nous avons aussi des raisons de croire – eu égard à certaines déclarations de notre père, les jours précédant sa mort – que l'une de ces pages manquantes contient une preuve algébrique. C'est cette *preuve* – et non pas des informations personnelles ou sentimentales – qui nous intéresse, mon frère et moi. »

Marta sourit et reconnut que cette preuve, si elle existait, serait en effet intéressante.

Waldemar, jusque-là si maussade et renfermé, fit alors une chose qui la sidéra : il s'avança, aussi raide qu'un soupirant prêt à formuler sa demande, et prit la main rose et moite de Marta entre les siennes.

« Estimée Frau Svoboda, je vous supplie de m'écouter. Comme vous le savez peut-être, depuis sept ans notre père se livrait à des recherches expérimentales sur la nature physique du temps. » Il la fixa du regard jusqu'à ce qu'elle hoche la tête. « Il y a peu encore, mon frère et moi avions la permission de l'assister dans ses travaux ; mais depuis quelques mois, il nous interdisait de mettre les pieds dans son laboratoire. D'après les commentaires qu'il lâchait – de minuscules indices, en vérité –, nous savons qu'il était à l'orée d'une découverte majeure : une compréhension nouvelle, non pas juste de la nature du temps, mais de la possibilité du mouvement – du mouvement *libre* – en son sein. » Waldemar prit une inspiration. « Vu ce qui est arrivé, vous comprenez combien sa décision de nous écarter a été malheureuse. Le matin de sa mort – c'est en tout cas ce que sous-entendent ses notes – notre père avait fini par réaliser la percée qu'il attendait. » Disant cela, il la regardait durement dans les yeux, sans trembler ni ciller, tel un hypnotiseur, un vampire ou un prophète. « Vous rendez-vous compte de ce que cela signifie, Frau Svoboda ? Ce serait inaccessible à la plupart des gens, il n'y aurait rien à faire. Mais en ce qui vous concerne, je n'ai pas le moindre doute. »

Marta détourna alors la tête, mais un instant seulement. « Pourquoi vous avait-il interdit d'entrer dans son laboratoire ?

– Il voulait que nous nous concentrions sur nos études, dit Kaspar en rougissant. Ces dernières années, nos résultats…

– Il avait commencé à se méfier de tout le monde, le coupa Waldemar. Il ne quittait plus sa fichue grotte. Notre pauvre mère…

– Si nous sommes ici, Frau Svoboda, c'est pour vous demander si vous avez ces trois pages. Se pourrait-il qu'elles soient ici ? »

Regardant un garçon puis l'autre, savourant l'ardeur de leur attention conjuguée, Marta ne voulait rien tant que leur offrir ce but que leur vie réclamait. Elle faillit fabuler une piste, inventer quelque relique, ne serait-ce que pour les garder assis à son comptoir. Mais les garçons étaient trop malins pour se laisser avoir par ses combines. Le benjamin, surtout, avec ses yeux de craie, semblait la disséquer comme si elle n'était qu'un vulgaire sac de graisse et de cartilage. Elle s'autorisa à penser un instant à Ottokar, et à ce qu'il lui avait raconté de son conflit avec le temps, un combat qu'il avait

souvent vu s'achever par sa mort. S'il avait exclu les garçons, ainsi qu'ils le prétendaient, il devait avoir un motif. Pour cette raison – et d'autres, moins défendables –, elle baissa la tête et se tut.

Il y avait, de fait, une chose qu'elle ne disait pas aux garçons, une chose qui leur aurait épargné, ainsi qu'à leurs futures compagnes et descendance, des années de peine ; mais Marta n'avait pas don de prescience. *C'est parce qu'ils sont innocents qu'ils sont beaux*, se dit-elle. *Laisse-les s'accrocher encore un peu à leur innocence.*

« Je suis désolée, les garçons, finit-elle par dire. Je n'ai rien à vous donner. »

Kaspar était déjà debout, s'excusant à voix basse pour le dérangement ; mais Waldemar ne bougeait pas. Il avait des yeux, déconcertants dans le meilleur des cas, qui glissaient maintenant sur tout le large visage enjoué de Marta comme pour en forcer l'entrée. Le magasin n'avait jamais paru aussi atrocement calme.

« Vous mentez, Frau Svoboda, dit lentement Waldemar. Vous nous mentez, sale truie bouffeuse de saucisse. »

Même Kaspar parut surpris par le venin dans la voix de son frère : il se précipita vers le comptoir et l'arracha à sa chaise. Waldemar n'opposa aucune résistance, il laissa son grand frère le traîner, ses yeux posés sur Marta, deux éclats d'ardoise. Elle ne bougea pas. Elle se sentait paralysée. Rien de ce que put faire Waldemar par la suite, écrit-elle dans son journal, ne l'étonna. Quatre décennies plus tard, quand la longue guerre serait finie et les camps vidés, et quand la rumeur des expériences du Chronométreur commencerait à ruisseler vers Náměstí Svobody, Marta serait la seule en ville à ne pas en être scandalisée. Elle savait depuis le jour de cette visite, déclara-t-elle à qui voulait l'entendre. Elle avait vu l'avenir dans le vide de ces yeux.

« Je vous comprends, Frau Svoboda, dit Waldemar. Je comprends votre façon de penser. Mais ça ne signifie pas que je pardonne.

– Ne l'écoutez pas, s'il vous plaît, bredouilla Kaspar, tirant son frère dans la rue. Je ne sais pas ce qu'il raconte. »

Marta comprenait assez bien, mais elle ne dit rien.

III

Je ne puis aller plus loin, Madame Haven, sans tirer mon chapeau à Michelson et Morley. Ce ne sont pas à proprement parler des Tolliver, mais ils sont tout aussi essentiels à cette histoire. Sans eux, nous ne nous serions jamais rencontrés, vous et moi.

Albert Abraham Michelson était un Juif à la carrure imposante et à la propreté maniaque, originaire du royaume de Prusse – avec une escale à Virginia City, Nevada –, dont la carrière se définissait par une obsession persistante pour la lumière. La *vitesse* de la lumière était, précisément, la passion de Michelson, et sa quête pour la quantifier le mena, figurez-vous, en Ohio, à Cleveland, où il rencontra Edward Morley, un professeur de chimie à dents de lapin dont le nom serait bientôt accolé pour toujours au sien. Michelson avait inventé une machine baptisée interféromètre, un engin d'une simplicité enfantine et d'un prix vertigineux dont l'unique vocation – comme son créateur aimait à le dire – était de mesurer l'immesurable. L'invention de Michelson était, en résumé, un système de tubes et de miroirs qui scindaient les rayons de soleil en deux, en dirigeaient les moitiés vers des tubes de longueur variable, puis mesuraient la différence entre ces deux trajets sous la forme d'une série de marques claires et sombres. Ça ne paraît certes pas impressionnant, mais ça a bouleversé à jamais notre compréhension de la lumière – et du temps, et de l'univers même.

Et le plus stupéfiant, Madame Haven, c'est que l'instrument de Michelson et Morley a fait tout cela par accident.

En 1887, dans le sous-sol d'une résidence universitaire du campus de Case Western Reserve, les deux hommes construisirent un gigantesque interféromètre avec du verre et des tubes de plomb, montèrent

l'appareil sur une plate-forme de marbre et firent ensuite flotter le support dans un bain de mercure pour le protéger des vibrations. Michelson supposait que la vitesse de la lumière varierait légèrement selon que le rayon se déplaçait ou non dans le sens de la rotation de la Terre. Aux yeux du passager d'un train en marche, raisonnait-il, la vitesse apparente d'un buffle en pleine course dépend de la direction où va le buffle ; pourquoi la lumière se comporterait-elle différemment ? Selon les calculs de Michelson, les rayons voyageant dans le sens inverse de la rotation de la Terre devraient avoir une vitesse apparente plus élevée de 108 000 kilomètres/heure que les rayons voyageant dans le sens de sa rotation. Le 27 mai, les conditions étant parfaites, l'expérience fut réalisée en bonne et due forme. La lumière fut mesurée dans ses déplacements en direction et en provenance de chaque point cardinal.

Une fois les résultats comparés, la vitesse se révéla égale à tous les coups.

L'expérience fut une déception, un échec même ; mais ce fut l'échec le plus spectaculaire de l'histoire scientifique. Les résultats, si tristes à première vue, finiraient par renverser une conception de l'univers qui n'avait pas été remise en cause depuis les Lumières. Deux siècles auparavant, Isaac Newton avait réussi à prévoir la trajectoire des planètes dans les cieux avec une précision ahurissante, fondant son travail sur le postulat – évident pour toute personne sensée – que l'espace et le temps étaient absolus. Mais les lois de Newton étaient inconciliables avec les résultats obtenus à Cleveland. Pour que la vitesse de la lumière paraisse identique en toutes circonstances, quelle que soit la vitesse de déplacement de l'observateur lui-même, une partie du système de Newton devait s'écrouler.

Des théories furent avancées, bien sûr, lorsque le monde fut revenu de sa sidération : pendant quelques décennies, on tenta d'expliquer le résultat en termes de balistique, de friction dans l'éther, d'erreur procédurale, et de tout ce que l'arrière-garde pouvait sortir de son chapeau. La théorie la plus délirante émana d'un physicien hollandais, Hendrik Lorentz, qui prétendit que les objets mouvants *rétrécissent* le long de leur ligne de mouvement, de sorte que, si la lumière se déplace en effet plus lentement dans certaines circonstances, elle

couvre aussi une distance plus courte : en d'autres termes, l'espace est tout sauf absolu.

La théorie de Lorentz – sans surprise – fut largement ridiculisée, jusqu'au jour où l'on démontra qu'elle était juste.

Voilà donc l'état du monde scientifique, Madame Haven, au temps de la découverte de mon arrière-grand-père. C'était une ère de chaos, de confusion et de possibilités presque infinies : une sorte de ruée vers l'or conceptuel. L'année 1903 avait connu un nombre de révolutions habituel pour ce siècle neuf, et elle avait déjà vu naître la turbine à gaz, la précipitation électrostatique, les lames de rasoir et le béton armé ; à Manhattan, un chemin de fer souterrain venait d'être ouvert entre la 14e et la 42e Rue, et dans un pittoresque patelin suisse – aussi différent de Manhattan qu'il était possible, sur pratiquement tous les plans –, un employé de l'Office des Brevets atteint de folie des grandeurs s'attelait à un article intitulé « De l'électrodynamique des corps en mouvement », introduisant un concept qu'il nomma « relativité restreinte ». Ottokar n'aurait pu savoir tout cela, bien sûr, mais il avait à l'évidence attrapé la fièvre de l'époque. Et chez Kaspar et Waldemar, ses fils d'identique propension, cette fièvre évoluerait en infection systémique : ce que l'on finit par appeler, dans notre famille, le Syndrome.

Les deux garçons se plongèrent dans les notes d'Ottokar et – puisqu'elles se révélèrent insuffisantes – dans des manuels de physique et de mécanique acheminés de Vienne par courrier express ; tous deux se montrèrent des élèves talentueux, et tous deux ils demandèrent à entrer à l'université, le moment venu, dans la capitale de l'empire, à quelque quatre-vingt-dix kilomètres de là. Leur mère, une femme monochrome à la santé défaillante qui depuis la naissance de ses enfants ne vivait que pour eux, les poussa hors de sa vie avec le dosage requis de fierté et de désespoir. Après leur départ pour Vienne, ses fils ne revinrent que peu à Znojmo : ils étaient soulagés d'avoir laissé derrière eux la famille – ou ce qu'il en restait –, et de toute façon leurs études les accaparaient. Ils firent preuve d'intérêt pour toutes les branches des sciences naturelles, de la chimie à la zoologie comparée, mais quant à ce qui les motivait, la question ne se posait pas. Les Accidents les avaient dévorés tout crus.

En 1904, Toula & Fils, Salutaires Cornichons, fut cédé à un concurrent bien établi, ce qui n'étonna presque personne même si d'aucuns datèrent de ce moment le déclin du pickle de Moravie. Le produit de la vente, quoique inférieur à ce qui était escompté, suffit amplement pour installer les garçons à Vienne. Ils prirent des chambres dans un immeuble récent du 7e arrondissement, dans la poétique Mondscheingasse – « passage du Clair de Lune » –, à quelques minutes de marche des haras impériaux. L'édifice en soi, bien que désuet au regard du style radicalement simple qui prenait la ville d'assaut, représentait pour eux le sommet de l'audace. Deux colossaux lions en plâtre gardaient l'entrée, plus ridicules que féroces à cause de leur gueule à bec-de-lièvre ; lesquels lions, à leur tour, étaient surveillés d'un œil inquiet par un couple de dragons à col de cygne. Leurs cous s'entrelaçaient affectueusement, formant – par hasard ou à dessein – un huit horizontal, symbole mathématique de l'infini. Cela enchantait Waldemar, mais Kaspar était lui plus impressionné par la laque jaune vif, la vue sur l'est et l'Opéra, et l'odeur du crottin frais qui montait le soir des haras, quand les chevaux de l'empereur étaient rentrés à l'écurie pour la nuit.

Les deux frères étudièrent la ville qui les entourait, résolument et jusque dans le moindre détail, avec le naturel de deux ploucs fraîchement débarqués de Ploucstadt. Les filles surtout, note Kaspar dans son journal, furent une révélation. À Znojmo les dames ressemblaient foncièrement à des patates, et se vêtaient, comme de juste, d'informes sacs à patates ; leurs homologues viennoises se pavanaient sur le boulevard du Ring gainées de tissus si somptueux, si expressifs, que les étaler au grand jour frisait la perversion pure et simple. Aux yeux de péquenaud de mon grand-père, le samedi soir la Kärntnerstrasse tout entière se changeait en un vaste sérail. Des hommes accompagnaient ces femmes, bien entendu – des hommes agités, à la figure de porte-monnaie, vêtus de costumes en teintes génériques, noir ou anthracite –, mais ils auraient pu aussi bien être des chiens de manchon, ou des pigeons, voire des tas de poires d'hiver moisies. Face à tant de beauté, de richesse et d'urbanité exhibées avec une telle langueur, Kaspar se sentait insignifiant, dérisoire même ; mais cette impression ne faisait qu'accroître son excitation. Son importance était encore à venir.

Waldemar voyait les choses différemment. Il était autant fasciné que son frère par la capitale, mais déjà, à presque dix-sept ans, le révolutionnaire en lui ne se méprenait pas sur la pompe de la ville : c'était une fleur fétide et tapageuse, poussée flamboyante entre les mâchoires d'un cadavre. C'est ainsi qu'il la décrivit à son frère, en tout cas, l'une des rares fois où Kaspar consentit à l'écouter. L'éclat et la gaieté de Vienne, cette « perle sur la couronne du monde germanique », comme dirait un jour le Führer en personne, n'était pour lui rien de plus que le rictus sur le visage d'un mort.

Waldemar en vint à désapprouver les nouvelles habitudes de son grand frère – ses nuits d'ivresse, ses badinages, son meuble plein de richelieus en daim aux nuances subtiles – et ne fit pas mystère de son opinion. Il choisit de conserver une distance élégante avec la vie de la grande ville, vouant ses soirées à une studieuse solitude, noircissant de ses pattes de mouche inclinées une pile croissante de cahiers reliés et, pour se détendre avant le dîner, nettoyant l'espace entre les lattes du plancher avec une fourchette spécialement modifiée à cet effet. Sa réserve ne faisait qu'accroître sa mystique à l'université, où il se taillait une réputation d'étudiant exceptionnellement prometteur. Il quittait l'appartement tous les matins juste après le lever du soleil et rentrait à 8 heures tous les soirs, aussi ponctuel qu'un rouage de chronomètre ; mais personne, pas même Kaspar, ne savait où il passait ses après-midi. On parlait d'une villa rose au bord du canal du Danube, et d'une femme plus âgée, peut-être l'épouse d'un professeur ; les femmes en particulier semblaient pressées d'attribuer à Waldemar une voluptueuse vie parallèle. Kaspar en aurait été ravi, bien sûr, mais à cette idée il ne pouvait s'empêcher de lever les yeux au ciel. « Mon frère est un fou de Dieu, se plaisait-il à dire aux visiteurs. Il n'a pas encore choisi de religion, à ma connaissance, mais je ne doute pas que c'en sera une bien ordonnée. »

Il se rappellerait ce bon mot vers la fin de sa durée, et s'émerveillerait – non sans amertume – de sa clairvoyance.

Malgré leurs disparités, les deux frères vécurent leur première année d'indépendance dans une relative harmonie, ne serait-ce que du fait de leur obsession mutuelle. Le talent de Kaspar résidait dans les mathématiques ; Waldemar, en bon romantique, se sentait chez lui dans les vertiges de la théorie ; mais l'un comme l'autre

cherchaient le sésame, mathématique ou herméneutique, qui ouvrirait la chambre des secrets de leur défunt père. Une photographie de l'ancien atelier de salage était punaisée à la porte de leurs toilettes récemment installées à Mondscheingasse, près d'une reproduction dessinée par Waldemar de la chaire évoquée dans les notes d'Ottokar, unique dans l'empire (voire le monde) de par sa forme de globe :



Waldemar, surtout, était fasciné par cette chaire, et il prétendait se souvenir d'avoir été en dessous, assis sur les genoux de son père, pendant la messe de minuit. Son aspect sphérique lui paraissait profondément signifiant. Kaspar trouvait cette idée idiote et ne se rappelait pas l'intérieur de la cathédrale de Pamět ; néanmoins il se sentait attiré par le dessin. Moins éthéré que son frère – plus intéressé par les choses en tant que *choses*, et non en tant que symboles –, il était souvent frappé par la ressemblance évidente, au plan structurel, entre la chaire et une pissotière.

∞

Si mon grand-père était moins admiré que Waldemar par ses camarades de classe – moins objet de spéculations étouffées –, il se révélait aussi nettement plus aimé. Le snobisme des Viennois envers les étrangers de tout poil (et spécialement les Slaves) lui passait au-dessus de la tête sans lui déranger un cheveu. L'hiver

de sa première année à l'université, Kaspar évitait poliment les sceptiques qu'il n'avait pas gagnés à sa cause, et il était devenu la mascotte officieuse du département de physique. À l'inverse de son frère il parlait peu de ses recherches, et l'impression qu'il dégageait semblait celle d'un bon vivant ayant pour la physique un enthousiasme enfantin. Son talent pour les mathématiques ainsi que son caractère sérieux et son empressement à accomplir sans rechigner les tâches les plus ingrates lui valurent les bonnes grâces de nombreux professeurs du département, et à la fin du premier trimestre il fut nommé assistant de Ludwig David Silbermann, directeur de l'École de Philosophie Naturelle : un homme doux, constamment surmené, dont la première qualification pour ce poste semblait être son obstination à croire que l'empereur avait à cœur l'intérêt de ses sujets. Mon grand-père veilla à lui cacher le fond de son travail – l'enquête, jusque-là infructueuse, sur la nature de la découverte de son père –, et dès lors ils s'entendirent à merveille.

Entre ses fonctions d'assistant, ses études et son goût pour la vie nocturne viennoise, Kaspar avait peu de temps à accorder à son frère, et l'été venu ils n'étaient guère plus que des colocataires. Telle une rivière souterraine, le mystère des Accidents continuait à couler sous les événements de leur quotidien, les reliait et les gardait en mouvement ; en surface, toutefois, cela se voyait à peine.

Il était sans doute inévitable qu'un jeune homme aussi grisé que mon grand-père par les charmes fin de siècle de Vienne soit plus tard balayé par la guerre civile morale et culturelle qui divisa la ville, mais les circonstances de son embrigadement n'en restent pas moins invraisemblables. Un après-midi cendreux du mois d'août – le 17, pour être précis –, juste avant sa deuxième rentrée universitaire à la capitale, Kaspar atterrit dans une alcôve du café Jandek, cantine des marxistes, des modèles d'artistes et des syphilitiques, où il sirotait un *mocca* trop allongé en s'efforçant de ne pas détonner. Il cherchait Waldemar : il avait quelque chose à lui dire. La rumeur lui était parvenue que leur mère était malade (jamais elle n'aurait abordé un sujet aussi trivial dans ses lettres), et il prévoyait de partir le soir même pour Znojmo. Ces temps-ci son frère était devenu plus solitaire encore, et cela faisait des jours que Kaspar ne l'avait vu. Il avait passé la matinée à battre tous les buissons du département

jusqu'à ce qu'un Tyrolien strabique dénommé Bilch finisse par lâcher le nom du Jandek, dans un chuchotement de conspirateur tel que Kaspar avait pris l'endroit pour un genre de bordel.

En sa dix-huitième année mon grand-père n'avait pas d'aversion pour les bordels – il en avait fréquenté quelques-uns –, mais le Jandek les renvoyait au rang d'échoppes de modistes. Les talons de Kaspar collaient au sol de son alcôve, et tout l'endroit était jonché de miettes de pain, d'oignons et de mégots de cigarettes, et plein à craquer d'hommes qui n'avaient clairement nulle part ailleurs où aller. Les plus minables se tassaient dans l'alcôve voisine, où ils composaient des couplets bancals et obscènes au sujet d'un célèbre peintre du nom de Hans Makart : ils ne semblaient pas follement apprécier son art. Mon grand-père, qui, lui, appréciait beaucoup la peinture de Makart, venait de demander l'addition quand les portes de la cuisine s'ouvrirent, la fumée parut s'écarter, et une fille en robe de chambre entra dans la lumière en chaloupant.

Kaspar la connaissait bien – aussi bien, à vrai dire, que l'on pouvait connaître une fille de bonne famille en 1905 –, mais il lui fallut un moment pour la remettre. Elle s'appelait Sonja Adèle et aurait dix-sept ans une semaine plus tard. Elle était aussi, par hasard, destin ou Providence, la fille de Ludwig David Silbermann. Ils avaient partagé une dizaine de dîners et avaient eu deux brèves et oubliables conversations ; un jour il l'avait aidée à résoudre une addition. Rien dans ces occurrences passées ne l'avait préparé à la fille qui se tenait maintenant devant lui.

« Fräulein Silbermann ! » lança-t-il à son passage.

Elle pila, pivota sur ses talons – pas du tout comme une dame – et lui lança un regard noir à travers la fumée. « Herr Toula ! s'exclama-t-elle avec un amusement non dissimulé. Qu'est-ce qui peut bien vous amener ici ?

– Je pourrais vous retourner la question, fräulein.

– Offrez-moi un verre de kvass et je vous le dirai.

– De kvass ? fit Kaspar, plus perplexe que jamais.

– Une sorte de bière pour paysans russes à base de vieux pain. Spécialité de la maison. » Elle redressa un tabouret et s'y assit. « Savez-vous comment on dit "Mêlez-vous de vos affaires" en russe ? »

Kaspar secoua la tête en silence.

« Je vais vous le dire, Herr Toula, mais je vais être obligée de le murmurer. »

Il pencha la tête vers elle, en se demandant ce qui pouvait être considéré comme déplacé dans un endroit pareil. La respiration de la fille contre son oreille fit fourmiller la plante de ses pieds à l'intérieur de leurs chaussettes en cachemire.

« Вы не проникли, так что не ерзать ваши ягодицы.

– Ah ! fit Kaspar avec un hochement de tête. Mais qu'est-ce que ça veut dire ?

– Pas la peine de tortiller du cul, personne n'est en train de vous baiser.

– Ah, répéta-t-il en remuant la tête de façon absurde. Je vois. » Le sang fuyait son visage, mais il ne pouvait l'en empêcher. Elle le regardait avec effronterie, les joues légèrement empourprées, en mordillant un coin de sa bouche pour se retenir de rire.

« Ah », dit-il une troisième fois, mais alors elle l'avait déjà quitté pour les garçons d'à côté. Quand le kvass arriva, il le but seul.

∞

Kaspar prit le train ce même soir (il avait déjà acheté son billet) et passa quatre jours à trépigner au chevet de sa mère. Lorsque son frère arriva pour le week-end, il repartit incontinent pour la ville, émerveillé par son peu de sens de la famille. Les neuf après-midi suivants il fut au Jandek, en pantalon froissé et chapeau vissé sur la tête, enchaînant les cafés viennois et repoussant qui venait. À 15 h 15 HNEC le dixième jour, Sonja surgit de la cuisine exactement comme elle l'avait fait deux semaines plus tôt, et cette fois aucun gang de détracteurs de Makart n'était là pour l'accueillir. Elle se dirigea droit vers la table de Kaspar, comme si sa présence était ni plus ni moins qu'attendue, et s'assit sans un bonjour. Elle portait la même robe de chambre informe que la dernière fois, et elle le détailla avec la même franchise, mais il y avait maintenant un trouble dans son attitude, voire une touche d'intérêt. À l'observer, Kaspar avait dans la gorge la même sensation que lorsqu'il avait mangé des marrons par inadvertance. Il était légèrement allergique aux marrons.

« Kvass ? demanda-t-il, onctueux, en faisant signe au serveur.

– Je ne comprends pas ce que vous dites, répondit-elle en lançant un regard derrière elle.

– Je pensais que… enfin, je dois mal le prononcer…

– J'en ai ma claque des Russes. Ils font un sort épouvantable aux ouvriers. Vous avez entendu parler des troubles à Minsk ?

– Des quoi ?

– Tant pis. » Elle écarta une mèche de ses yeux, regardant toujours derrière elle. « Qu'est-ce que vous buvez ?

– Pilsner, marmonna-t-il en désignant sa chope pleine. Là d'où je viens, en Moravie… »

Elle se retourna vers lui avec une expression toute différente. « Vous êtes *tchèque* ?

– En un sens, dit-il en veillant à choisir ses mots. C'est-à-dire que le nom de Toula a des origines tchèques. Je crois qu'il signifie "se balader". Bien sûr, nous parlons allemand à la maison, et j'apprends l'anglais depuis…

– La langue tchèque est la plus belle d'Europe, dit Sonja avec sincérité. *Très loin* devant le russe. »

Pour ce qu'en savait Kaspar, le tchèque et le russe appartenaient à la même chaleureuse famille ; mais il eut le bon sens de ne pas le faire remarquer.

Sonja lança un nouveau regard par-dessus son épaule, puis but une élégante gorgée dans la bière de Kaspar. « Il ne va pas sortir, dit-elle. Dieu merci.

– De qui parlez-vous ? fit Kaspar avec toute la nonchalance dont il était capable.

– Kappa, le peintre. Je pose pour lui tous les deuxièmes mardis du mois.

– Vous posez pour lui, répéta Kaspar. Je vois. » Lentement, les choses commençaient à s'éclaircir. « Il vous peint dans la cuisine ?

– Presque, Herr Toula. Il a un atelier à l'arrière. Dans l'ancienne salle à fumer les saucisses, forcément.

– Je vois », répéta Kaspar qui se creusait les méninges. Sonja modèle, c'était une idée à la fois parfaitement et pas du tout sensée. Il était difficile d'imaginer vocation moins convenable pour une jeune

femme comme il faut. Il avait déjà rencontré des modèles dans des cafés, bien entendu, mais aucune qui ne soit en outre prostituée.

Sonja l'observait en buvant dans sa bière, ce qui ne l'aidait pas à réfléchir. Il reprit son assurance grâce à un furieux effort de volonté.

« J'imagine que ça explique votre tenue. »

Son sourire s'évanouit. « Je vous demande pardon ?

– Ce peignoir que vous portez – je ne sais pas comment vous l'appelez. La première fois que nous nous sommes rencontrés, vous aviez une robe magnifique, je me souviens, avec une charmante tournure bleue…

– Pour entrer dans la robe dont vous parlez, dit Sonja d'une voix glaciale, il me fallait trente minutes et six mains. Le corset était si serré que je respirais à peine. » Elle ferma les yeux et émit une série de halètements, comme si ce simple souvenir suffisait à l'oppresser. « Avez-vous déjà regardé les femmes qui se promènent dans le Prater, Herr Toula, ou sur Kärntnerstrasse le dimanche après-midi ? Avez-vous déjà noté leur façon de marcher ?

– Oh, oui, dit Kaspar avec un sourire involontaire. Elles font de tout petits pas, comme des tourterelles.

– Elles marchent comme des infirmes, siffla Sonja. Vous ne seriez pas un de ces romantiques prudes, dites-moi ? Un fétichiste de la chasteté ? Je croyais que vous étiez tchèque. »

Mon grand-père but une longue lampée pensive de sa Pilsner. Les yeux plissés, Sonja le dévisageait.

« Je viens de Moravie, dit-il avec espoir.

– Ne vous laissez pas avoir par les fanfreluches, Herr Toula. L'homme est terrifié par l'anatomie féminine, alors il la cache derrière un mur d'échafaudages. Sous chacune de ces robes qui vous enchantent tant, il y a un corps en quarantaine. »

C'était un peu trop pour Kaspar, mais il était prêt à faire du sur-place jusqu'à arriver en vue d'une terre.

« En quarantaine, répéta-t-il. Je comprends. Et donc vous portez aussi ce peignoir pendant vos congés ?

– Ce "peignoir", comme vous l'appelez, est la réponse rationnelle à une société irrationnelle. Il a été dessiné par le maestro en personne. » Kaspar ne répondant rien, elle ajouta, un peu moins sûre :

« Lorsque nous aurons la société que nous méritons, il devrait être possible d'y ajouter un nœud ici ou là. »

Il ne fallait rien de plus que cette lueur de faiblesse pour donner du courage à mon grand-père. Il s'avança sobrement vers Sonja, *kavalier* bourgeois jusqu'à la moelle, et prit dans la sienne la main potelée d'écolière. « Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez, Fräulein Silbermann. Je suis fils d'artisan saleur, j'habite ici depuis peu, j'ai un don pour les additions et c'est à peu près tout. Mais je veux bien apprendre, si vous daignez m'expliquer. Je vous suivrai partout où vous choisirez de m'emmener. »

Sonja le dévisagea un moment en clignant des yeux, authentiquement surprise, puis elle lui rit au nez. « On a envie de se salir les guêtres, Herr Toula ? Je ne crois pas que Papa approuverait. Lui qui a une si haute idée de vous ! »

C'est alors – ainsi qu'il le relata, plus tard ce soir-là, à son frère incrédule – que Kaspar fut visité par le génie.

« Votre Papa peut aller se faire voir. »

Le sang déserta le visage de Sonja. « Comment ? chuchota-t-elle. Je ne suis pas sûre de vous avoir bien entendu.

– Votre père est un scientifique médiocre, fräulein, et de surcroît un vantard. Je me fiche bien de son estime. » Il porta sa chope à ses lèvres, descendit la fin de sa Pilsner, et la reposa entre eux avec un bruit sourd. « On pourrait presque l'appeler le Makart de la physique.

– Vous êtes un fayot, dit Sonja, abasourdie. Vous êtes un ingrat. Vous êtes un hypocrite.

– Je suis un Tchèque », répondit simplement mon grand-père.

Deux semaines plus tard ils étaient amants.

Je me souviens, la première fois que je vous ai vue, Madame Haven. C'était à une soirée dans l'Upper East Side où un anneau de Möbius d'admirateurs vous retenait prisonnière, acculée au comptoir de la cuisine comme un condamné au poteau d'exécution. Vous aviez les cheveux courts à l'époque, une coupe évoquant vaguement un lycéen hermaphrodite, et vous aviez un teint à ne jamais mettre le nez dehors. Un homme à canotier vous a dit quelque chose, puis l'a répété, et vous avez hoché la tête d'une façon qui l'a réduit en miettes.

J'aurais dû prendre cela comme un avertissement – je ne le comprends que maintenant. Au lieu de quoi je l'ai pris comme une invitation.

Je me tenais dans la caverne du home cinéma, pantois et bouche bée, je vous fixais bêtement par la porte ouverte de la cuisine ; vous m'avez rendu calmement mon regard pendant six secondes, pas une de plus, puis vous avez couvert votre lèvre supérieure avec votre annulaire. Une moustache avait été dessinée au feutre sur votre deuxième phalange – un trapézoïde précis, chaplinesque – qui vous faisait ressembler à une belle Hitler. Vous l'avez conservé là un moment, toujours impassible, puis d'un air grave vous avez donné un petit coup sur l'arête de votre nez. L'air semblait s'épaissir. Un signal était transmis, une sorte de sémaphore, mais j'ignorais ce qu'il pouvait signifier. Si elle me semble perverse aujourd'hui, cette image de vous, ramassée contre le comptoir avec cette obscène moustache bleue appliquée sur vos lèvres, restera la plus érotique de ma vie.

Nous étions chez mon cousin, Van Markham, l'unique membre du clan Tolliver ayant réussi à s'adapter à l'époque. Son salon béait

devant moi dans tout son faste, spacieux showroom rehaussé par un saupoudrage de vraies personnes. Je l'ai traversé en une douzaine de pas vaseux. L'idée qu'un instant plus tôt je classais les DVD par ordre alphabétique, comptant les minutes avant de pouvoir m'en aller, me semblait maintenant insensée, inconcevable. La Création en personne m'envoyait un baiser, me lançait ma première et seule bénédiction, et je n'avais qu'à me laisser faire.

L'homme au canotier continuait à bavasser quand je suis arrivé à vous, mais vous étiez maintenant accroupie dos au réfrigérateur, de sorte que ses récriminations semblaient viser le freezer. Votre posture aurait pu être suggestive, voire scandaleuse, s'il n'avait pas été aussi criant que vous vous ennuyiez. J'ai jeté à l'homme un coup d'œil en passant et j'ai vu qu'il serrait les paupières, comme un enfant se cuirasse avant une fessée. C'était un géant parmi les hommes, un colosse en crêpe de coton, mais j'avais déjà franchi le point de non-retour. Je me suis agenouillé près de vous et vous avez hoché la tête et nous nous sommes cachés sous le comptoir. Tout ce qui se produisait, je l'avais prévu – je n'en aurais pas eu le courage sinon –, mais que cela se réalisât dépassait l'entendement. Aucun mot n'avait encore été échangé entre nous.

« Je m'appelle Walter, ai-je enfin dit.

– Vous n'avez pas l'air à l'aise, Walter.

– Pour tout vous dire, d'habitude je ne suis pas aussi souple. »

Cela vous a fait sourire. « Mme Richard Haven. »

Vous avez vu la surprise s'inscrire sur mon visage – forcément vous l'avez vue – mais avez fait mine de rien. Vous auriez pu aussi bien être mariée à Godzilla, ou à Moïse, ou à une république moyenne d'Amérique centrale. Maintenant que vous lisez ceci, vous savez ce que signifie le nom Haven pour ma famille ; peut-être le saviez-vous déjà ou l'aviez-vous deviné. J'aurais dû me relever sur-le-champ et décamper. Au lieu de quoi je vous ai serré la main et j'ai dit – pour dire quelque chose, pour émettre un bruit quelconque, pour vous garder avec moi sous ce comptoir – que vous ne ressembliez pas à une Mme Qui-Que-Ce-Soit.

« C'est gentil, Walter. Je dois être bien conservée.

– Quel âge avez-vous ? »

Vous avez agité un doigt, puis soupiré. « Oh, et après tout. J'ai vingt-huit ans. »

J'ai remué bêtement la tête. L'éclairage de la cuisine donnait à votre peau un aspect synthétique. J'éprouvais une étrange sorte de douleur à vous regarder, une vigilance nauséeuse : l'impression qu'une chose imposante fondait sur moi. L'espace d'un instant je me suis demandé si j'étais la victime d'un canular tarabiscoté, et j'ai détaillé les jambes alentour, tentant d'identifier leur propriétaire à leurs chaussettes – je me souviens d'une paire en particulier, à rayures rouges, bleues et blanches, comme les enseignes des coiffeurs –, avant de me rendre compte que je m'en fichais. Vous teniez toujours ma main dans les vôtres.

« Il est parti, avez-vous dit. Toujours ça de pris.

– Qui ça ?

– Vous savez bien. Gatsby le Formidable.

– Gatsby le Magnifique, vous voulez dire. »

Vous avez secoué la tête. « C'est mon mari, Walter. Je sais de quoi je parle. »

La lassitude dans votre voix était invite et alerte à la fois, et alors j'ai ressenti la jalousie impuissante que seul peut éveiller le passé d'une autre personne. Les années que recouvrait votre lassitude, avec leurs espoirs, leurs risques et leurs déceptions, m'étaient parfaitement inaccessibles : l'écoulement du temps m'empêcherait à jamais de les voir, de les toucher ou de les comprendre. Mais c'était une certitude blême et triste avec vous près de moi.

« Chez qui sommes-nous ? »

Votre question m'a pris par surprise, ne serait-ce que pour l'aisance parfaite que vous sembliez afficher sous ce comptoir. J'ai remarqué pour la première fois que vous aviez une pointe de zézaiement dans la voix.

« Vous ne connaissez pas Van ?

– Qui ?

– Van Markham. » J'ai désigné le salon. « L'homme en bermuda de gabardine. »

Vos traits se sont pincés, comme si vous essayiez de repérer quelque chose au loin.